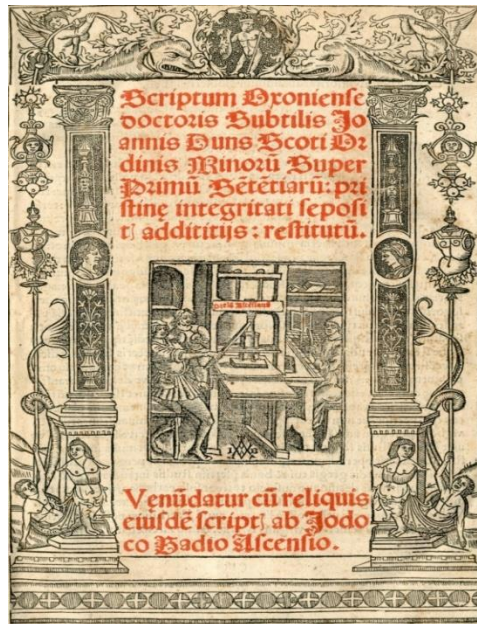


LES INCUNABLES

*Revue congolaise des sciences de l'information
et de la communication*



LES INCUNABLES

*Revue congolaise des sciences de l'information
et de la communication*

ISSN 2414-4290

N°04 - décembre 2019

LES INCUNABLES

Revue congolaise des sciences de l'information et de la communication

Université Marien Ngouabi

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines

Parcours Des Sciences et Techniques de la Communication

BP : 2642- Brazzaville (Congo)

Directeur de publication :

Jean-Félix MAKOSSO, Maître de conférences, CAMES

Rédacteur en chef :

Dr François BIYELE, Maître-Assistant, CAMES

Comité scientifique :

Abolou Camille Roger, Université Bouake, Nguimbi Marcel, Université Marien Ngouabi, Kiyindou Alain, Université Bordeaux Montaigne, Damome Etienne, Université Bordeaux Montaigne, N'goran Poame Léa, Université Bouake, Chaudiron Stephane, Université Lille 3, Nanga Adjaffi Angéline, Université Houphouet Boigny, Coutant Alexandre, Université Besançon, Mombo Alain Michel, Université Marien Ngouabi, Tsokini Dieudonné, Université Marien Ngouabi, Nsonssissa Auguste, Université Marien Ngouabi, Ntetani Lucien, ESG Paris, Ngassaki Basile Marius, Université Marien Ngouabi, Ngamoundsika Edouard, Université Marien Ngouabi, Toa Agnini Jules, Université Houphouet Boigny, Gakosso Jean-Claude, Université Marien Ngouabi, Miyouna Ludovic Robert, Université Marien Ngouabi, Bou-dimbou Bienvenu, Université Marien Ngouabi.

Comité de lecture :

Theodora Milly, Georges Madiba, Kouango Elie Roger, Ossombo Yombo Remy, Nganga Elie Sosthène, Moussavou Ferdinand, Locko Arsene, Ismael de Broux Koffi, Jean-Baptiste Boulingui, Thomas Atenga.

Comité de rédaction :

Passi-Bibene, Biyéle François, Ngoma Benjamin, Bossoto Idriss Antonin, Boudimbou Bienvenu, Makosso Jean-Félix, Ndeke Jonas, Ngoma Seraphin, Ngatse Lili Stephanie, Dimix Nicole Laure Theodora, Locko Davy.

ISSN 2414-4290

Couverture : Photo Josse Bade 1519

Conception maquette et mise en pages : *Nkanakwono*

SOMMAIRE

BIBENE Passi

La régulation de la publicité en République du Congo 9

DJEBI Kahou Albert

Enjeux des médias sociaux dans le débat politique en Côte d'Ivoire :
une approche de la démocratie participative dans l'espace public nu-
mérique 25

GOHI LOU GOBOU Bien-Aimée

Stratégie de sensibilisation pour une éducation scolaire de la jeune
fille en Afrique Francophone subsaharienne : le cas de la commune
d'Abidjan en Côte D'Ivoire 41

LOUMBOUZI Didier Arcade / NKIE-MONGO Clèves Méfiance

Police brutality and new technologies in the United States of America
..... 57

NDEKE Jonas Charles

La logique d'exclusion dans le traitement de l'actualité de *Télé-Congo*
et *DRTV* à travers la provenance des sources d'images (Congo–Braz-
zaville) 69

VARIA

ANTSUE Jean Bruno

La représentation identitaire du métis dans l'œuvre romanesque de
Henri Lopes 85

BOKOTIABATO MOKOGNA Zéphirin

The world of conflicts in Chinua Achebe's *Arrow of God* 103

DIALLO Asséta

Description des anthroponymes individuels Peuls 121

DIOMANDE Saty Dorcas

Des écritures de la violence à l'écriture de la violence non-violente
dans l'œuvre de Nathalie Sarraute 139

EPOUNDA Mexan Serge

Distribution of characters in Chinua Achebe's *No longer at ease* 155

GANKAMA Laurent

Des perspectives émancipatoires de la discussion rationnelle et leur intérêt pour la femme 169

GO-DZO MAKAMBO Guelord

Les enjeux du superlatif dans le discours publicitaire des sociétés congolaises de téléphonie mobile MTN et AIRTEL 185

KADJA Sanhou Francis / BONY Yao Charles

L'interculturalité langagière dans l'espace urbain : l'exemple de *la route*, pièce théâtrale de Wole Soyinka 201

KOUASSI Konan Stanislas / TÉLÉ Zérégbé / KOFFI Hamanys Broux De Ismael

Enjeux et défis de la documentation des langues ivoiriennes 225

LOUSSAKOUMOUNOU Alain Fernand Raoul

Marques de l'interlocuteur et valeurs interlocutoires dans des prises de parole d'apprenants 241

MATONGO NKOUKA Anicet Odilon

La théâtralité dans le couper-décaler congolais 257

N'CHO Rachel

La guerre des femmes de Zadi Bottey Zaourou : une guerre du genre dans le labyrinthe du repositionnement social pour l'égalité et le développement durable 285

N'DOULI Guy Blaise

Focalisation contrastive et variation de l'ordre des mots en kituba (h10b) et en civili (h12) 301

NDOUNIA Amen Krishna

Des états de conscience à la translation des formes de gouvernement : causes d'instabilité sociopolitique et le devenir d'une conscience citoyenne au Congo 321

NGANGA Elie Sosthène

Représentations de la féminité, sexualité et violences sexistes dans les sketches populaires de la République Démocratique du Congo 347

NIANGUI GOMA Lucien

Les Téké de Mfoa (NCUNA) des courtiers obligés dans la prise de possession territoriale du Congo-français par les européens (XVI^e-XIX^e siècles) 361

NOGBOU Ebisseli Hyacinthe

Crise identitaire en Afrique, une fabrique de l'Etat post colonial 391

NSOUKINA MAMBOUENI Andriana Riccy

Treizième femme dans *Moi, veuve de l'empire* de Sony LABOU TANSI 403

SABLE GNAHOUA Jean-Jacques

Religion and materialism in african drama : the case study of Wole Soyinka's *the trials of brother jero* 417

DES ECRITURES DE LA VIOLENCE A L'ECRITURE DE LA VIOLENCE NON-VIOLENTE DANS L'ŒUVRE DE NATHALIE SARRAUTE

Saty Dorcas DIOMANDE

Université Pelefero Gon Coulibaly de Korhogo, Côte d'Ivoire

satydorcas@yahoo.fr

Résumé : *D'Emile Zola à Jean-Paul Sartre en passant par Marcel Proust, la violence est perçue chez ses auteurs comme une inflation du verbe dans le geste de l'écriture. Elle s'inscrit dans une fonction éminente de la dénonciation des injustices sociales et de la restauration des valeurs humaines bafouées. Cependant, il convient de réinterroger la violence dans ses rapports à l'écriture à une époque où les écrivains (les nouveaux romanciers) ambitionnent de donner une nouvelle orientation au roman. Cet article tentera de présenter l'expression de la violence dans une interaction esthétique à partir de l'œuvre de Nathalie Sarraute.*

Mots clés : *Violence, langage, écriture, esthétique, violence non-violente.*

Abstract : *From Emile Zola to Jean-Paul Sartre and Marcel Proust, violence is perceived by its authors as an inflation of the verb in the gesture of writing. It is part of an eminent function of denouncing social injustices and restoring human values that have been violated. However, violence must be reexamined in its relationship to writing at a time when writers (new novelists) are seeking to give a new direction to the novel. This article will attempt to present the expression of violence in an aesthetic interaction based on the work of Nathalie Sarraute.*

Keywords : *Violence, language, writing, aesthetic, non-violent violence.*

Introduction

La violence à l'instar de l'humour «présente une très grande élasticité sémantique»¹ et de multiples facettes. En effet, en tant qu'usage de la force, elle peut porter atteinte à l'intégrité physique, morale, ou encore psychique d'un individu. Cependant, elle se justifie si l'on veut parvenir à la paix ou garantir l'ordre social. Certains philosophes, à l'exemple de Machiavel confortent

¹ Franck Evrard, 1996, *L'Humour*, Paris, Hachette Livre, p.3.

cette approche en soulignant que «la violence peut s'envisager comme une nécessité dans la mesure où elle permet d'obtenir un résultat auquel d'autres moyens beaucoup plus adéquats ne seraient pas parvenus»². Pris sous cet angle, l'usage de la violence devient le seul recours pour atteindre ses objectifs et parvenir à ses fins. Comme le signifie si bien Jean-Paul Sartre dans l'une de ses célèbres citations «la violence n'est pas un moyen parmi d'autres d'atteindre la fin, mais le choix délibéré d'atteindre la fin par n'importe quel moyen»³.

Il suffit par ailleurs d'aller au-delà de cette note qui fait de la violence un but ultime dans «l'horizon de la subjectivité»⁴ pour comprendre qu'elle peut aussi s'exprimer à travers des orientations différentes. C'est notamment le cas de la violence soulignée dans l'œuvre de Jules Vallès, un écrivain français du XIXe siècle.

Dans *L'Enfant*⁵ de Jules Vallès, la violence sert de moyen d'éducation. Elle fait partie intégrante d'un système éducatif sadique dont la perspective est de déposséder l'enfant de toute volonté, de toute valeur humaine et de toute affirmation de soi tout en renforçant l'autorité parentale. A ce titre, la violence devient un sujet idéologique qui endosse une perte d'identité chez l'enfant. Ce dernier est contraint à «s'insérer dans un mode de vie et de pensée dont il ne partage pas toujours les principes de base»⁶. La violence se pose alors comme une atteinte à la liberté.

Ce sombre portrait de la violence en tant que légitimation d'un système social donné compromet les valeurs morales de toute une société, celle de la société française du XIXe siècle. A cette époque, l'usage de la violence, comme l'expliquent Stéphanie Michineau⁷ et Catherine Rollet⁸, est adopté par toutes les couches sociales. Enrobée d'autorité et d'autoritarisme, cette violence répressive et ouvertement arbitraire, se lit dans «un rapport de dépendance, voire de soumission face à une injustice»⁹ et maintient l'enfant dans une sorte d'obéissance absolue, lui interdisant ainsi toute manifestation de refus.

² Nicholas Machiavel, 1532, *Le prince*, Florence, Enguilbert De Marnef, (Version française).

³ Jean-Paul Sartre, Citations, www.dicocitation.com

⁴ Valentin Hribar, 1977, «La violence de la transsubstantiation et le défi du fétichisme», *La violence*, Paris, Union Générale d'Editions, p.171.

⁵ Jules Vallès, 1879, *L'Enfant*, Paris, coll., Pocket Classiques (1998).

⁶ Hervé Tchumkam, 2006, *Face à la violence. Pour une esthétique de la subversion dans le roman africain*, Romance Languages and Literatures, Université de Pennsylvania.

⁷ Stéphanie Michineau, 2011, *La maltraitance maternelle dans la trilogie de Jules Vallès (1876-1886)*, www.autofiction.org.

⁸ Catherine Rollet, 2001, *Les enfants du XIXème siècle*, Paris, Hachette.

⁹ Stéphanie Michineau, 2011, *La maltraitance maternelle dans la trilogie de Jules Vallès (1876-1886)*, www.autofiction.org.

Quant à Nathalie Sarraute, elle propose une lecture inédite de la violence qui s'acquitte de toute forme d'instrumentalisation enfantine et de toute manifestation de pouvoir exercé sur l'autre. Cette forme de violence se conçoit loin de tout acte institué caché « sous le nom de droit »¹⁰. Une question se pose alors : Pourquoi Sarraute a-t-elle recours à cette forme de violence qui, dans sa démarche refuse tout acte de « barbarie » ou encore toute virulence langagière ?

Pour résoudre cette problématique, deux méthodes retiennent notre attention : la narratologie et la sociocritique pour l'analyse des procédés littéraires qui prennent en compte cette direction nouvelle empruntée par la violence sarrautienne. Et c'est justement cette authenticité, repensant la violence dans l'écriture qui explique le choix porté sur l'œuvre de Sarraute. On peut dès lors penser qu'il s'agit d'un défi à réaliser que d'investir l'écriture d'une écriture mal comprise par la société actuelle et surtout de proposer « une monstration variée de la violence »¹¹ à partir de son œuvre.

Nous envisageons organiser notre étude autour de trois axes. Il s'agit, dans la première partie de théoriser les concepts de la violence et de la violence non-violente pour mieux les comprendre. Pour ce faire, nous avons choisi de nous inspirer des travaux de Pax Christi Wallonie et de Mathieu Ricard.

La seconde partie est consacrée aux spécificités de la violence qui s'appréhendent hors de tout contexte conflictuel ou de tous propos agressifs. Cette approche permet à Sarraute dans la troisième partie de prôner le retour à l'écriture classique, une écriture simple et sans violence qui ne perd rien de sa pertinence.

I- Tour des concepts de la violence, de la non-violence et de la violence non-violente

La violence est une notion difficile à définir et à cerner. Aucune définition n'est parvenue jusque-là à la maintenir dans un confort sémantique. Cette dynamique rattachée au concept de la violence crée souvent la confusion, surtout quand elle est employée pour désigner ou pour décrire toute situation de contrainte ou tout acte d'agressivité. Dans son célèbre ouvrage intitulé *Plaidoyer pour l'altruisme*¹², Mathieu Ricard souligne cette ambiguïté en affirmant qu'on peut contraindre ou nuire à autrui sans toutefois recourir à la

¹⁰ Marco Focchi et Giancarlo Ricci, 1977, « La dissidence de la théorie », *La violence, op.cit.*, p.171.

¹¹ Edwige Gbouablé, 2007, *Des écritures de la violence dans les dramaturgies contemporaines d'Afrique noire francophone (1930-2005)*, Rennes, Université de Rennes, p.12.

¹² Mathieu Ricard, 2013, *Plaidoyer pour l'altruisme*, Paris, Nil, p.389.

violence. La violence fait ainsi référence à un contenu qui l'éloigne de la contrainte.

Pour Pax Christi Wallonie (Bruxelles), la violence est à distinguer de l'agressivité « dans le sens où l'agressivité est une puissance de combativité, d'affirmation de soi. Elle peut être constructive pour ma personnalité, elle me permet d'affronter l'autre sans me dérober. Etymologiquement, le terme « agressivité » vient du latin « aggredi », ce qui signifie « marcher vers ». Par son étymologie, le verbe « agresser » n'implique pas plus de violence que le verbe « progresser » qui signifie « marcher en avant »¹³. Si la violence n'est pas la contrainte, encore moins l'agressivité, comment peut-on la définir ?

Selon le dictionnaire Larousse, « la violence physique ou psychologique se produit ou produit ses effets avec une force intense, brutale et souvent destructrice. Du point de vue des sentiments, c'est un caractère extrême qui rime avec passion et excès. Une personne violente est susceptible d'être brutale dans son comportement social mais aussi dans ses propos »¹⁴.

Cette définition octroie à la violence en société un caractère brutal et excessif et la rapproche de la destruction. Elle porte ainsi atteinte à tout raisonnement, emprisonne toute conscience et s'affirme dans la souffrance. Pour les sociologues, ce climat de violence compromet les relations entre les hommes et son caractère excessif tend à déshumaniser et à menacer tous les espaces de quiétude dans la société. Pour ce faire, elle est à proscrire du moment où elle s'avère dangereuse pour la société. Mais en même temps, ces sociologues se trouvent piégés dans une impasse quant à la violence sociale dite « légitime ».

Cette forme de violence est brandie par l'Etat comme une arme de défense pour maintenir l'ordre public ou encore garantir la stabilité sociale. Malheureusement, elle se retrouve à l'origine de nombreuses exactions et troubles sociaux. Au fil du temps, cette violence étatique a trouvé une assise dans des crimes contre l'humanité. Pensons à la Révolution Française de 1789 où la guillotine a fait de nombreux morts.

Faut-il continuer à maintenir cette violence tout en sachant qu'elle fait des victimes dans la société ou la proscrire et se retrouver aux prises d'un combat perdu d'avance contre cette institution suprême qu'est l'Etat ?

Ce traitement de la violence exercée impunément par l'Etat s'assimile à celui de la violence religieuse. Atisée par des sentiments de mépris et de haine, pensée dans l'indifférence et l'intolérance, cette forme de violence religieuse s'alimente de sang. Cela se perçoit dans les actes de terrorismes ou d'assassinats perpétrés au nom de la religion. La religion sert donc d'alibi à

¹³ Pax Christi Wallonie-Bruxelles, *Qu'est-ce que la violence*, Bruxelles, Service de l'éducation permanente de la Communauté Française, Analyse, 2006.

¹⁴ Dictionnaire Larousse, <https://www.larousse.fr>.

une violence intentionnelle dont le but ultime est de faire disparaître l'autre à la suite d'un conflit mal géré.

Cette forme de violence difficile à contrôler ou à canaliser prend de l'ampleur. De nos jours, elle s'inscrit dans un processus de meurtres à grande échelle. Pensons à tous ces attentats commis un peu partout dans le monde. Tout ce théâtre d'une extrême violence, légitime pour les commanditaires, donne lieu à un constat fondamental : la violence a atteint le seuil de l'infranchissable pour devenir le mal. Elle sombre désormais dans les ténèbres.

Ce point noir de la violence se perçoit également dans la littérature. Beaucoup moins tragique, la violence scripturale se présente sous la forme d'un combat langagier mené par des hommes et des femmes «pour faire cesser les discriminations et les intolérances de tous ordres»¹⁵. Cette violence, qui se nourrit d'un système social dégradé, se conçoit au cœur de vives tensions. Elle exprime les ressentis de l'écrivain face à un drame social mal vécu. En ayant recours à cette forme de violence, l'auteur aiguillonne les larmes et les colères au lieu de désamorcer les cœurs. Cette forme de violence en réponse à la violence sociale ne fait qu'accentuer les problèmes, pire elle entretient «le cercle vicieux de la violence, puisqu'en répondant à la violence par la violence, la contre-violence ne fait qu'engendrer de nouvelles injustices»¹⁶.

Au regard de toutes ces violences, étatique, religieuse, scripturaire, qui se soldent dans le sang et mettent en péril le bon fonctionnement de la société, des personnes telles que Martin Luther King, Dalaï-Lama, Gandhi proposent une autre alternative à la violence dont le principe de base est «d'agir efficacement contre la violence sans recourir à celle-ci»¹⁷. Et l'une des méthodes choisies reste le principe de la non-violence.

Le concept de la non-violence qui dit non à la violence est un phénomène assez récent pour la critique, mais demeure toujours d'actualité. Avant d'être théorisé par Gandhi, ce concept avait déjà été pensé par Aristote. La poétique d'Aristote en effet ouvre la voie à la critique pour l'aspect théorique de la non-violence, en proposant des pistes de réflexion qui partent d'une approche éthique de la non-violence à son action pacifique dans la résolution des tensions sociales. Gandhi s'inspirera de ces travaux réalisés par Aristote pour énoncer sa théorie de la non-violence qui repose sur la « communication verbale ».

Pour cet illustre penseur, la non-violence est un outil de communication principalement verbal recommandée pour anticiper les conflits afin de les gé-

¹⁵ Catriona Seth, 2015, *Tolérance, le combat des Lumières*, Textes rassemblés par la Société Française d'Etude du Dix-Huitième Siècle, Nancy, Bialec, p.6.

¹⁶ *Qu'est-ce que la violence*, www.bepax.org

¹⁷ *Qu'est-ce que la violence*, www.bepax.org

rer dans le strict respect des droits humains ou encore pour les résoudre pacifiquement quand ils sont déjà engagés. Cette conception de la non-violence s'intéresse de plus près aux valeurs humaines. Elle encourage le dialogue dans un monde où la violence se présente comme un mode de vie, prône l'amour et la tolérance à une époque où l'intolérance se légitime et favorise la paix dans une logique d'apaisement des conflits sociaux. Se promet-elle aussi de toujours s'inscrire dans la médiation et d'engendrer le changement afin d'améliorer les relations humaines. La non-violence se veut ainsi une ressource optimiste dans la résolution des conflits. Cependant sa mission première de « communication verbale » qu'elle s'assigne l'installe dans les compromis et l'inscrit dans une logique de l'inaction, du moins dans la passivité. Son effet simpliste et platonique lui vaut d'avoir moins de partisans, à l'exemple de Nelson Mandela.

A la différence de la non-violence, la violence non-violente est active. Cette nouvelle approche de la violence expérimente un nouveau principe de vie. A l'opposé de la violence qui active les conduites anti- sociales, de la non-violence qui les désactive passivement par l'entremise d'une communication verbale, la violence non-violente les éradique par la promotion d'actions ou de comportements sans risques.

Toute personne, en effet, qui exerce ou fait preuve de violence s'attend à la réaction de l'autre qui subit la violence, comme c'est le cas de la « contre-violence ». Mais pour la violence non-violente, la personne victime de violence exerce une forme de « violence muette »¹⁸ sur elle-même en durcissant ses émotions pour ne pas réagir aux offenses générées par l'autre. Cette action de repli stratégique sur soi lui permet de désamorcer les effets de la violence qui sont parfois lourds de conséquences. Aucun risque de faire évoluer l'hostilité. L'objectif étant d'éviter d'agir selon les attentes de l'autre et de lui faire comprendre que la violence ne résout pas forcément toutes les situations de crises.

A ce stade, il convient de préciser que la violence non-violente n'exclut pas la violence. Elle la cultive plutôt pour esquiver les coups. Le rapport de force ne s'applique donc pas sur autrui. En fait, la violence non-violente est une forme de violence dissimulée à l'intérieur de soi, qui s'exerce sur soi-même et par soi-même. C'est une violence du dedans et non du dehors ; faut il rappeler ici que cette forme de violence n'est pas autodestructrice. Bien au contraire, elle est constructive pour une meilleure relation de soi à autrui.

Cette violence héroïque qu'est la violence non-violente permet non seulement à celui qui l'exerce de ne pas faire comme l'autre, mais aussi et surtout de quitter son rôle de victime pour se repositionner en héros. Un bel exemple

¹⁸ Ion Vianu, 1977, « Deux mythes du père », *La violence, op.cit.*, p.214.

d'un processus d'expérimentation d'une forme de violence qui prend son ancrage dans la violence, mais la transforme pour en faire quelque chose de vertueux. La violence endosse désormais un rôle décisif qui fait le pari d'accomplir l'inimaginable. Dès lors, cette fureur aveugle qu'est la violence trouve une résonnance bénéfique dans la violence non-violente. On l'aura compris, la violence non-violente est un état d'esprit qui a des retombées positives. Elle ne peut être que l'arme des forts.

Les nouveaux romanciers dans leur action de dire autrement les choses et de les percevoir loin des sentiers battus du roman classique, vont recourir à cette forme de violence non-violente dont la mise en œuvre montre qu'on peut faire du bien avec la violence.

II- Le désamorçement de la violence dans l'écriture sarrautienne

Les lecteurs de Nathalie Sarraute sont tous confrontés à la complexité de son écriture. Par une écriture « de toutes les possibilités », l'auteure essaie tant bien que mal de déconstruire son récit pour marquer son refus d'adhérer à toute idée préétablie ou préconçue. C'est le cas de la violence qu'elle redynamise en la débarrassant de ses tourments.

En effet, la violence a toujours été considérée comme le langage des minorités, des souffre-douleurs, des opprimés ou encore des martyrisés. Elle devient ainsi le lieu sinon de toutes les contestations sociales, du moins de la mise en évidence de toutes les amertumes, de toutes les déceptions, de toutes les frustrations, de toutes les trahisons et surtout un terrain de prédilection pour porter la voix des sans-voix.

A travers un regard transversal sur ses différentes manifestations au cours de ces dix dernières décennies, il apparaît nettement qu'elle constitue ce mode d'expression déterminant qui fait appel à la justice face à une machine sociale écrasante. La violence se présente alors comme une arme de protestation, d'engagement et de défense qui rend compte du paradigme de sa toute puissance. La violence, en effet, a le pouvoir de transformer une société moins soucieuse des valeurs humaines. Toutes les grandes mutations sociales ont été le fait de violents combats. Cependant, cette violence reste le signe éminent des marques de la décadence d'une société.

A cette perception de la violence, Nathalie Sarraute propose une autre alternative qui fait table rase du projet initial pour un enjeu poétique dans l'acte d'écriture. Elle détourne ainsi la violence de ses instincts primitifs (agressi-

vité, adversité, brutalité, fureur, sévices, répression). Et c'est son œuvre *Enfance*¹⁹ qui nous permettra de cerner ce caractère particulier et extraordinaire de la violence.

Ce récit très engagé pour la cause de la petite enfance porte les marques d'une violence silencieuse, discrète, une violence non-violente, une violence « hors des mots » (p.17) comme Sarraute le dit elle-même. Cette forme de violence scripturale qui se veut sans agressivité, ni cruauté n'occulte pas pour autant l'importance des enjeux qui se jouent.

On l'aura compris, cette autre facette de la violence montre qu'un écrivain n'a pas forcément besoin de recourir à la violence pour conscientiser. La lutte sociale doit plutôt résider dans des prises de position modérées et non dans des convictions catégoriques qui suscitent colère et indignation. Sarraute se veut donc une militante contestataire et revendicatrice qui apprivoise les mots sans les rendre virulents, les rend capables de combattre sans fusils et de déranger sans choquer. Juste pour dire qu'on peut régler des crises sociales hors des coulisses de la violence.

L'œuvre de Sarraute se détourne ainsi de toute inflation verbale, mais la suprématie de son génie créateur, qu'elle reverse dans la puissance de ses mots, permet à son texte de toucher la sensibilité du lecteur et d'alerter l'opinion publique sur des faits sociaux qui relancent le débat sur la question de la maltraitance des enfants, dont elle a été victime.

En effet, Sarraute enfant (Natacha) a connu une enfance malheureuse auprès d'une mère autoritaire, indifférente, pingre, égoïste, mesquine, distraite, insouciant et émotionnellement instable qui finit par l'abandonner et d'un père attentionné qui essaie tant bien que mal de rendre sa fille heureuse.

Impuissante, Natacha assiste à la séparation (divorce) de ses parents à Ivanovo et n'a d'autres choix que de subir le désastre familial. Désormais partagée entre son père et sa mère, elle se retrouve au cœur d'un va-et-vient incessant entre la France et la Russie. Le temps qu'elle passe avec sa mère-bourreau en Russie se vit aux prises de lois auxquelles elle doit se soumettre par loyauté, par devoir, par responsabilité. Elle « supporte vaillamment les moqueries, l'exclusion, les accusations de méchanceté » d'une mère qui la contraint aussi à mastiquer tous ses aliments jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi liquides qu'une soupe :

C'est la salle à manger des enfants où ils prennent leurs repas... Ils sont groupés aussi loin que possible de moi, à l'autre bout de la longue table... j'entends des pouffements de rire, je vois les regards amusés qu'ils me jettent à la dérobee... Mais aucun de ces mots vaguement terrifiants, dégradants, ...ne pouvait m'inciter à

¹⁹-Nathalie Sarraute, 1983, *Enfance*, Paris, Gallimard.

ouvrir la bouche pour permettre qu'y soit déposé le morceau de nourriture impatientement agité au bout d'une fourchette, là, tout près de mes lèvres serrées... Quand je les desserre enfin pour laisser entrer ce morceau, je les pousse aussitôt dans ma joue déjà emplie, enflée... pour y mastiquer jusqu'à ce qu'il devienne aussi liquide qu'une soupe. (p.15)

Cette prescription du docteur Kervilly et recommandation de la mère, qu'elle « emporte avec elle partout où elle va, qu'elle conserve précieusement et préserve de toute atteinte... impose tant de désagrément » (pp.17-18) et les autres enfants de son âge « pouffent de rire » rien qu'en la regardant. D'ailleurs, elle n'a pas le droit de jouer avec eux, parce que sa mère le lui interdit. Lorsqu'elle décide de participer au jeu de lutte entre sa mère et son nouveau mari Kolia, elle est tout de suite repoussée par cette dernière :

Maman et Kolia faisaient semblant de lutter, ils s'amusaient, et j'ai voulu participer, j'ai pris le parti de maman, j'ai passé mes bras autour d'elle comme pour la défendre et elle m'a repoussée... « Laisse donc... femme et mari sont un même parti... Et je me suis écartée... l'air un peu agacé... je dérangeais leur jeu... J'étais un corps étranger... qui gênait... Oui un corps étranger. (p.74)

Introvertie, repoussée, écartée, méprisée, son univers se résume à un drame psychologique. Par contre, son quotidien chez son père à Paris (France), en Suisse ou encore chez son oncle avocat Gricha Chatounovski est beaucoup moins tragique. La jeune enfant dira qu'elle y passe d'agréables moments, des moments « heureux », du moins au regard de ce qu'elle vit avec sa mère. Elle a le droit de jouer, de se promener dans le jardin (le jardin anglais de Luxembourg), de faire du shopping, d'avoir des amis, des cadeaux (une nouvelle poupée, un ours en peluche) et même de rire.

Ces épisodes très importants, mais aussi très éphémères sont racontés avec beaucoup de plaisir, de spontanéité et surtout de joie. Malheureusement, un événement viendra entacher cette joie. Il s'agit, notamment, de la naissance du bébé de la nouvelle femme de son père, ce bébé « hideux, rouge, violet, avec une énorme bouche hurlante » (p.118). Cette naissance qui, au départ, avait suscité de l'engouement chez Natacha, puisque qu'elle a toujours rêvé d'avoir une petite sœur ou un petit frère, se transformera très vite en tristesse. En effet, Sarraute enfant sera rejeté par son père et par sa belle-mère à la suite de cette naissance. Son père s'interdit toute proximité avec elle ; « il n'est plus comme autrefois... il est distant, fermé » (p.154) et sa belle-mère Vera, qualifiée de « bête » (p.110) par l'oncle de Genève et par sa mère (pp.188-189), la prive de sa grande chambre au profit du bébé Hélène :

Quelques jours avant que Véra revienne avec le bébé, je suis surprise en voyant que les objets qui m'appartiennent ne sont plus dans ma chambre, une assez vaste chambre donnant sur la rue. La grande et grosse femme qui s'occupe de tout dans la maison m'apprend que j'habiterai dorénavant dans la petite chambre qui donne sur la cour, tout près de la cuisine... Qui va habiter dans ma chambre ? Ta petite sœur... (p.120).

Au regard de ce spectacle désolant occasionné par une « méchante marâtre » (p.130) et de « ce malheur qui s'est abattu sur elle » (p.121), Natacha attristée se sent abandonnée. Elle se renferme sur elle-même, accentuant ainsi son malaise. Désormais, enfant mal-aimé, elle contient au fond de son être fragile le poids de la mélancolie et de la souffrance morale. Cependant, elle refuse de faire le choix d'une violence bestiale pour répondre au mauvais traitement infligé par ses parents ou encore à l'animosité « de Véra qui la blessait constamment par la brutalité de ses mots » (p.184). Elle opte plutôt pour une violence intérieure qui lui permet de supporter l'insupportable.

Dans ce mouvement intérieur, l'action de cette violence non-violente permet à Natacha d'accepter et de surmonter cette situation déstabilisante dans laquelle elle se retrouve assiégée. Elle relativise ainsi sa profonde frustration. Elle aurait pu également violenter le bébé de sa marâtre, « ce diable, ce démon » (p.186), qui un jour, pendant son absence, lui a pris son nounours Michka pour le déchirer. Mais, elle préfère esquiver cette cruauté par un geste simple et sans risque : replacer ses autres trésors hors de la portée de la petite Lili :

En entrant dans ma chambre, avant de déposer mon cartable, je vois que mon ours Michka que j'ai laissé coucher sur mon lit...n'est plus là. Où est-il ?... C'est Lili qui l'a pris...Elle l'a déchiré...Je cours dans ma chambre, je me jette sur mon lit, je me vide de larmes...Après, j'ai mis hors de sa portée les autres trésors, mes trésors à moi, personne d'autre que moi ne connaît leur valeur. (pp. 185-186).

Ce refus de l'affrontement avec ses parents ou encore avec sa demi-sœur Lili est le signe manifeste d'une violence non-violente qui brise la chaîne de la violence subie et agit dans l'apaisement. L'intérêt de cette forme de violence permet à Natacha de se mettre au dessus de son drame intérieur et surtout de se décharger de toutes les colères d'un enfant malheureux. La violence non-violente accomplit pour ainsi dire une mission thérapeutique.

Finalement, cette violence non-violente, qu'elle n'a jamais criée et qu'elle a toujours utilisée face à l'adversité, a rétabli une complicité joyeuse entre elle et son père (p.176). Il se montre désormais tendre avec elle :

Plus jamais Tachok, mais ma fille, ma petite fille, mon enfant...et ce que je sens dans ces mots, sans jamais me le dire clairement,

c'est comme l'affirmation...d'un lien à part qui nous unit...comme l'assurance de son constant soutien. (p.270)

Quant à Véra, elle décide de revoir ses sentiments vis-à-vis de Natacha, équilibrant ainsi les avantages et les chances entre les deux filles, Natacha et Hélène :

Il s'est révélé rapidement que rien ne pouvait davantage fâcher Véra, l'indisposer contre elles que de les entendre m'adresser la parole en anglais, me faire une observation quelconque touchant à mon éducation...il me semble maintenant que c'était peut-être là un effort de sa part pour équilibrer entre Lili et moi les avantages, les chances. (p.261).

Il est évident qu'à ce stade, Sarraute tente de rendre plus visible et de mettre en valeur toute l'importance et la richesse d'une violence non-violente, sensiblement positive, qui sert «de solide carapace dans laquelle l'enfant a choisi de se calfeutrer de l'abjection du monde. La carapace-refuge...amortit au fond les coups...lui assurant ainsi une survie en sursis»²⁰. L'issue de cette forme de violence contribue considérablement au rétablissement des valeurs familiales et au-delà de celles de la société.

Cette relecture fructueuse de la violence trouve sa légitimité dans une écriture active qui s'inspire des péripéties de la vie de l'auteur Sarraute. Elle tend à démontrer que la violence ne devrait pas être «identifiée à la seule destructivité, aux seuls actes visant à porter atteinte à l'intégrité physique ou morale, aux biens,... aux agressions, aux viols, aux massacres»²¹. Ainsi, cette nouvelle approche de la violence qu'est la violence non-violente, expérimentée par Sarraute et positive dans son champ d'action, peut être une alternative à la violence en tant que méthode de résolution d'un conflit. Il convient alors de déconstruire cette idéologie qui fait de la violence un choix existentiel, une réponse ou encore une solution à un conflit.

III- La violence non-violente : un système de pensées

Sarraute travaille à mettre en perspective une nouvelle réalité de la violence qui trouve un écho favorable dans la violence non-violente. Il est temps de tirer des leçons de cette nouvelle approche de la violence.

En effet, la violence telle qu'elle apparaît chez Sarraute se distingue nettement de ce qu'on lui a toujours connu : revendication, défense des plus faibles, contestation d'une injustice, maintien de l'ordre public, vengeance,

²⁰ Ezzedine Sghaïer, 2014, *Nathalie Sarraute ou une écriture naufragée*, www.maisondela-poesie.be, Université de Tunis.

²¹ André Levy, *Penser la violence*, mis en ligne sur Cairn.info le 01/10/2006, <https://doi.org/10.3917/nrp.002.0067>.

désobéissance aux lois. Dans son texte *Enfance*, l'auteure présente la violence, dans une certaine conception, comme un moteur ou encore un outil d'apaisement social dans un contexte où la violence s'érige en règle de vie. Elle essaie ainsi de véhiculer un message très fort sur l'idée d'une violence beaucoup plus tolérante, dont la fraîcheur serait une réponse à la bêtise humaine. « Elle a toujours imaginé quelque chose de cet ordre...qui apporterait l'apaisement » (p.100). Victime de pires horreurs d'un monde mal fait, elle est la personne la mieux indiquée pour peindre le sombre tableau de la violence et préconiser le retour aux valeurs humaines par le biais d'une violence non-violente.

Pour mener à bien sa mission, l'auteure décide de publier une autobiographie dans laquelle elle retrace l'histoire de son enfance. Ce récit similaire au récit d'enfance de Jules Valles, *Enfant*²², du point de vue de la thématique (maltraitance de la petite enfance) s'en démarque pourtant au niveau du traitement scripturaire de la violence.

Valles utilise, en effet, une écriture d'une extrême violence pour exprimer toute la misère et le martyre d'un enfant mal-aimé qu'il a été. Cette violence dans son discours porte les marques d'une vengeance sur le passé et une réponse à la violence subie. Pour Valles, cette stratégie d'écriture, qui n'a d'autre manifestation qu'une vive contestation du système familial qui avilit l'enfant, lui aurait permis de changer les mentalités. Malheureusement, son projet littéraire sera rejeté par le public. « Des félicitations, il n'en a pas eu beaucoup, pour ne pas dire aucune »²³. Pire, il sera désavoué pour cette écriture habitée par tant de colère, de haine et surtout de rancœur. On le constate, l'action de la violence s'est avérée inefficace.

De son côté, Sarraute renforce l'idée de cette violence intolérante, lorsqu'elle revient sur l'épisode de la guerre des nazis aux pages 195 et 196 de son récit *Enfance*. Ce drame collectif a détruit la vie de milliers de juifs. A travers son histoire de vie, elle se réapproprie l'Histoire de cette tragédie sociale qui l'a aussi dépossédée de son identité, de sa vie sentimentale, familiale et surtout professionnelle. Elle a dû s'enfuir pour survivre.

Rescapée juive de l'holocauste naziste, traumatisée à vie par le spectacle infernal des camps d'internement, elle ressuscite ce calvaire dans son récit pour faire entendre l'écho des affres de la guerre et des drames quotidiens de la violence. Cette approche négative de la violence lui donne ainsi l'occasion de contester ses travers et de lui donner une nouvelle orientation. L'objectif étant de montrer la diversité des approches possibles que l'on pourrait avoir autour du concept de la violence et de prôner l'usage d'une violence utilitaire,

²² Jules Vallès, 1998 (1879), *L'Enfant*, Paris, Pocket Classiques.

²³ Hichem Chebbi, 2007, *L'œuvre de Jules Valles : une écriture de combat*, Thèse de Doctorat, Université de Paris III, soutenue le 24 février, p.14.

une violence non-violente qui prend tout son sens dans une amélioration du rapport à l'autre. L'auteur opte pour cette forme de violence parce qu'elle ne dépossède pas l'homme de son humanité.

L'auteure est par ailleurs consciente du fait que la « mauvaise violence » fait partie intégrante de la vie. Cependant, elle pense autrement la violence qu'elle conçoit comme le lieu d'une prise de conscience de l'action d'une violence responsable qui permet à l'être humain d'être maître de ses gestes face à l'adversité et de garder sa dignité, même dans les situations les plus intenable.

La violence pour la plupart du temps est bassesse et animosité. Incontrôlable et loin de résoudre les problèmes sociaux comme espéré, elle ne fait qu'approfondir et intensifier la souffrance des humains. Elle amplifie plutôt la gravité des événements mis en cause. L'exemple le plus palpable qui illustre bien cette situation reste le combat des écrivains noirs africains contre les colons. En effet, ils ont usé de la violence dans leurs œuvres pour combattre les méfaits et les exactions du système colonial. Malheureusement, ces méfaits qu'ils décriaient violemment ont été reproduits et mobilisés par leurs propres frères noirs après le départ des colons. Pire, ces héritiers de la colonisation ont porté ces injustices à leur paroxysme.

C'est le lieu aussi d'indiquer que la présence de la violence dans l'écriture produit pour la plupart du temps l'effet inverse du résultat escompté. Elle prend le pas sur le message à véhiculer et occupe tout l'espace. Finalement le lecteur ne retient que le choc produit et la tension suscitée. Pour illustrer ce propos, Sarraute revient sur une scène de violence à laquelle elle a assistée entre son père et ses grands-parents :

« La calèche s'arrête devant le perron d'une grande maison en bois, papa...me dépose dans les bras de mon grand-père et de ma grand-mère qui sont là tous les deux devant la porte...Papa leur parle d'un air furieux...Je suis tellement choquée qu'il leur parle de cette façon que je reste figée, je ne réponds pas comme je voudrais à leurs baisers...Comment a-t-il pu se fâcher comme ça, leur parler si rudement?...Je ne voulais pas qu'ils prennent froid...J'aurais peut-être alors pu conserver quelques autres moments de cet unique séjour auprès de mes grands-parents...Mais on dirait que ce moment-là, tellement violent, a pris d'emblée le dessus sur tous les autres, lui seul est resté. » (pp. 55-56).

L'intention du père est noble, mais le fait d'avoir maladroitement eu recours à la violence verbale entache son projet. Cette perception sarrautienne montre que la violence, écrasée par le poids de la dégradation des valeurs humaines, doit être contenue, maîtrisée et domptée. C'est à ce seul titre qu'elle peut s'avérer avantageuse. Sarraute encourage ainsi la communauté à

épouser l'idéologie et à adopter des comportements d'une violence non-violente qui ne meurtri pas l'autre.

Ce principe de la non-violence fournit une excellente occasion à la littérature de Sarraute de proposer une matière à réflexion où l'on pourrait changer l'ordre des choses, dénoncer ou encore faire cesser les injustices sociales sans toutefois recourir à l'inflation du langage ou à des violences physiques. Nous ne pouvons qu'être fascinés par la justesse de cette approche d'autant plus que ces dernières années, les écrivains n'ont cessé de faire preuve de démesure langagière dans leurs œuvres, d'excès dans leur discours et de tension dans leurs mots.

Conclusion

Au final, nous retenons que l'œuvre de Sarraute nous lègue une meilleure vision de la violence scripturale qui marque le début d'une ère nouvelle où il serait possible d'affranchir les mots de toutes formes de violence piquante. L'idéal serait de les recouvrir d'une touche d'humour, un humour parfait et non corrosif. Seule une maîtrise parfaite des mots peut infléchir une société.

Cela ne signifie pas par ailleurs que l'écrivaine Sarraute conseille la résignation face à toutes formes d'injustices, mais plutôt ambitionne d'accompagner la société vers de meilleurs auspices en revisitant les méthodes de résolution des conflits. Une telle entreprise laisse plus de place à la violence non-violente qui ne fait de tort à personne. Elle contribue à l'épanouissement de la société.

Autrement dit, la violence non-violente est encore un concept très modeste dans sa portée, mais il se fait déjà un principe de rétablissement des valeurs sociales. En tant qu'une autre facette de la violence qui ne répond pas de façon violente à la violence, la violence non-violente peut être un mythe ou encore un leurre pour certains, pour d'autres par contre, à l'instar de Sarraute, elle est une solution adéquate pour une société aliénée par le délire de la violence.

Cet article nous a donc permis de voir l'esthétique de Sarraute qui, éclairé dès le départ par un conflit social, confère à la violence non-violente une humanité où l'homme retrouve sa dignité. L'écrivaine rappelle ainsi à chacun, si besoin en était encore, de quitter les arènes de la violence pour adhérer au principe de la violence non-violente, seul gage d'une stabilité sociale.

Bibliographie

- CHEBBI Hichem, 2007, *L'œuvre de Jules Valles : une écriture de combat*, Paris, Université Paris III.
- EVARD Franck, 1996, *L'Humour*, Paris, Hachette Livre.

- FOCCHI Marco et RICCI Giancarlo, « La dissidence de la théorie », *La violence*, Paris, Union Générale d'Editions, pp.9-28.
- GBOUABLE Edwige, 2007, *Des écritures de la violence dans les dramaturgies contemporaines d'Afrique noire francophone (1930-2005)*, Rennes, Université Rennes 2.
- HRIBAR Valentin, 1977, « La violence de la transsubstantiation et le défi du fétichisme », *La violence*, Paris, Union Générale d'Editions, pp. 163-189.
- MACHIAVEL Nicholas, 1532, *Le prince*, Florence, Enguilbert De Marnef.
- SARRAUTE Nathalie, 1983, *Enfance*, Paris, Editeur.
- SETH Catriona, 2015, *Tolérance, le combat des Lumières*, Nancy, Bialec.
- TCHUMKAN Hervé, 2006, *Face à la violence. Pour une esthétique de la subversion dans le roman africain*, Pennsylvania, Université Pennsylvania.
- RICARD Mathieu, 2013, *Plaidoyer pour l'altruisme*, Paris, Nil.
- ROLLET Cathérine, 2001 *Les enfants du XIXème siècle*, Paris, Hachette.
- VALLES Jules, 1998 (1879), *L'Enfant*, Paris, Pocket Classiques.
- VIANU Ion, 1977, « Deux mythes du père », *La violence*, Paris, Union Générale d'Editions, pp.214-222.